

LES « TROYENS »

A CARLSRUHE

Il est de toute justice de signaler les services que rend à l'art français M. Mottl, « capellmeister » du théâtre grand-ducal de Carlsruhe. Ce grand artiste, que les Français égarés à Bayreuth ont pu apprécier à sa valeur dans les exécutions magistrales de *Tristan et Yseult*, est un admirateur de notre école, et il semble avoir pris à tâche de monter les ouvrages dont nous attendons vainement l'exécution à Paris. Cette année, deux opéras français auront été ajoutés au répertoire de son théâtre : la *Gwendoline*, de M. Chabrier, un drame lyrique, sincère et vigoureux, bien connu aujourd'hui à l'étranger, et les *Troyens*, de Berlioz, qui vont être joués en entier, pour la première fois, ce soir et demain, 6 et 7 décembre.

Si nous devons cette solennité au goût musical de M. Mottl, n'oublions pas que l'organisation de son théâtre, comme celle de maint théâtre d'Allemagne, se prête singulièrement à l'introduction d'œuvres nouvelles au répertoire. Il n'est peut-être pas inutile d'en dire quelques mots aujourd'hui que la question de l'Opéra prend de l'importance.

Le théâtre de Carlsruhe, propriété du grand-duc de Bade, est dirigé d'après cet axiome : l'art lyrique est un luxe, non un commerce; il ne rapporte pas d'argent, mais en coûte beaucoup. Le capellmeister n'est pas un entrepreneur, mais un employé. Il ne saurait s'inquiéter du succès possible des œuvres qu'il monte à sa guise; il n'a aucun intérêt pécuniaire dans son théâtre; ses fonctions sont rétribuées. Aussi, le chiffre des dépenses dépasse-t-il de beaucoup celui des recettes, à la fin de chaque année; mais la cassette particulière du prince démontre alors son utilité. Rien de plus simple, comme on voit. Avis à notre gouvernement ou à MM. de Rothschild. Le répertoire comprend une quarantaine d'opéras classiques et modernes joués chacun deux ou trois fois l'an. Les répétitions étant aussi nombreuses que le veut le capellmeister, il reste encore du temps pour essayer des œuvres nouvelles.

Ce système ne sera sans doute jamais adopté chez nous; il est contraire à nos habitudes, aux idées de nos politiciens, aux appétits de la plupart de nos compositeurs en renom. C'est cependant le seul qui permette un répertoire varié.

Les répétitions des *Troyens* durent depuis un an. M. Mottl a respecté le texte primitif de Berlioz; aucun arrangement, aucune coupure. L'œuvre sera seulement exécutée en deux soirées, contrairement aux indications de la partition manuscrite du Conservatoire de Paris. Mais la *Prise de Troie* et les *Troyens à Carthage* sont deux drames bien distincts, dont la réunion (les *Troyens*), entraînerait pour les artistes et l'auditeur une terrible et inutile fatigue. Nous ne pouvons qu'approuver cette scission faite, au reste, par Berlioz lui-même.

Esquissés vers 1855, les *Troyens* furent achevés dans les derniers mois de 1858. C'était alors un drame en cinq actes et huit tableaux, d'une durée évaluée par l'auteur à quatre heures et demie. Il faut lire dans ses *Mémoires*, d'un tour si joliment hargneux, quels encouragements furent prodigués à l'œuvre nouvelle. En voici le résumé.

Berlioz, jugeant que ses rapports avec le monde artistique de Paris ne lui laissaient aucune chance d'être joué, écrit bravement à Napoléon III. Ce potentat, trop soucieux de la destinée de son peuple pour s'occuper de semblables veilles, garde un silence impérial. Un soir, cependant, aux Tuileries, il accorde au compositeur un court entretien et lui promet de lire son poème, s'il trouve un moment de liberté. Il ne le trouve pas et le manuscrit est envoyé dans les bureaux de la direction des théâtres; là, des hommes compétents déclarent le poème absurde, lui assignent une durée de huit heures et perdent tout sang-froid en songeant au nombre de répétitions nécessaires.

Un an après, le ministre d'Etat annonce gravement à l'auteur qu'on va mettre son œuvre à l'étude. Puis plus rien. C'est alors que Berlioz, cède aux instances de M. Garvalho, directeur du Théâtre lyrique (si injustement malmené dans les *Mémoires*), et, devant l'insuffisance des ressources, renonce à une exécution complète des *Troyens*. Les trois derniers actes seuls sont montés et se transforment en un drame en cinq actes : *Les Troyens à Carthage*. La « première » eut lieu en novembre 1863 et se termina heureusement. Mais la maladresse des machinistes avait fait

manquer l'effet de la chasse royale dans la forêt; et le lendemain cette page si bizarre était supprimée; suppression qui en entraîna d'autres. Les représentations cessèrent bientôt. Mme Charton, l'artiste chargée du rôle de Didon, n'ayant contracté qu'un court engagement au Théâtre lyrique, elles rapportèrent néanmoins assez d'argent au compositeur pour qu'il s'offrit le luxe d'abandonner le feuilleton des *Débats*, son cauchemar.

Restaient les deux premiers actes des *Troyens*, devenus la *Prise de Troie*, drame en trois actes. Aucun théâtre français n'y songea et n'y a songé depuis. Il serait puéril de s'en étonner.

Aujourd'hui, cependant, le goût du public se modifie, lentement, sûrement, et je suppose que dans une trentaine d'années les œuvres de Gluck, celles de Weber et quelques autres encore seront au répertoire de nos théâtres de musique. Je ne parle pas de Wagner; c'est une question réglée. La République se passe de chimistes mais non de marmiteux.

Que Dieu protège Mme de Greffulhe et M. Lamoureux, M. Wilder et M. Verdhurt! En eux s'est réfugié notre espoir d'entendre quelques-uns des chefs-d'œuvre de la musique dramatique. Pour le moment, morfondons-nous dans la chambre d'un hôtel badois, en attendant la première exécution de la *Prise de Troie*.

Albéric Magnard.

La Soirée Théâtrale

— C'est un sphinx dont l'énigme doit être monstrueuse!

— Ne vous laissez donc pas prendre à ces refrains qui roulent partout et ne peuvent même pas soulever une feuille!

— Est-ce le tocsin?... Non, mais un vent de bise qui se lamente!

— Entendez-la soie de sa robe... On dirait le froufrou d'un serpent!

C'est dans ce langage apocalyptique que s'expriment les héros du nouveau drame de Louise Michel, *La Grève*, dont le théâtre national de la Villette vient de nous offrir la primeur.

Et ces héros s'appellent, côté des hommes : Nemo, Eléazar, Einrike, baron Ulysse, Nicaise, Orlovsky; côté des dames : Rita, Marpha, Wanda, Proserpine et Lanturlure.

Sous quelle latitude et en quels temps chimeriques tous ces gens-là vivent-ils?... L'affiche affirme que l'action se passe à Varsovie en 186... et que les personnages sont vêtus de riches costumes polonais... Vive la Pologne, monsieur!

Nous étions là quatre journalistes égarés dans la poétique région des abattoirs, aux rejets exquis, quatre forçats du devoir professionnel attentifs à déchiffrer « l'énigme monstrueuse » que nous proposait le « sphinx » rouge.

Quatre, pas un de plus!.. Où sont-ils les grands jours de *Nadine*, alors que toute la presse se ruait à l'assaut des Bouffes-du-Nord et se repliait en mauvais ordre sous une averse de petits bancs, de pommes crues, de projectiles de toutes sortes, solides ou liquides?... Dis-moi, Sancey, dis-moi, t'en souviens-tu?

Chat échaudé craint l'eau froide!.. Les journalistes se méfient. Ils ont tort. Le temps n'est plus des grands branle-bas populaires, des duels épiques, dans les salles de spectacle, entre la blouse et l'habit noir!.. Ils étaient bien une centaine, ce soir, à la Villette, cent quatre en tout, notre quatuor de journalistes compris!

Louise Michel ne fait plus recette... Signe des temps! On n'a pas même souligné d'une claque le drapeau rouge jeté, comme un lin-cœur, sur le cadavre d'un socialiste mort au champ d'honneur. Triste! triste!

— Comme, pressé par l'heure, je m'esquivais après le quatrième tableau, un gentleman de l'endroit m'a dit, en ouvrant la portière :

— Monsieur n'attend pas le dernier acte?... C'est le plus chic!.. La République éclairant le monde.

— Je la connais. Je l'ai vue bien des fois, pendant l'Exposition, à l'île des Cygnes.

— Monsieur veut parler de la statue de Bartholdi... Mais ce n'est pas la République, c'est la Liberté!

— Eh bien! il me semble...

— Oh! Monsieur sait bien que la République et la Liberté ça fait deux!

A la Villette!.. Oh!

Un Monsieur de l'orchestre.

Louise Dentaire. Opérations et dentiers les plus artistiques, les moins chers, 15, r. Pont-Neuf.

PETITE GAZETTE

Un 2^e supplément, formant le tome XVII, complète et met à jour le *Dictionnaire Larousse*. Avis à ceux qui possèdent ce grand et célèbre ouvrage. (Voir aux annonces.)

Nous engageons très sérieusement nos lecteurs en quête d'achats d'orfèvrerie, à s'adresser à la maison Jules Debut, 1, rue de la Paix.

Le meilleur dentifrice est l'Eau de *Philippe*, employée avec l'Odonthaline, pâte dentaire, vrai carmin de la bouche. 24, rue d'Enghien.

Ondulation. Boite Wayer, 12, 80; Eau Wayer, 6, 80, mandat. Lenthéric, 245, rue St-Honoré.